

La construction de l'image d'une région

Marcel Bélanger

Volume 7, numéro 1, mars 1988

Cultures régionales et tourisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080435ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080435ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, M. (1988). La construction de l'image d'une région. *Téoros*, 7(1), 38–39. <https://doi.org/10.7202/1080435ar>

La construction de l'image d'une région

Marcel Bélanger*

Je suis géographe. Les géographes se sont fait les spécialistes de la construction de l'image des régions. La méthode des géographes fut longtemps celle d'un récit où l'on voyait se dérouler l'action d'acteurs divers au sein d'un cadre naturel, à la fois déterminant et déterminé. C'était cela le grand art de la géographie régionale descriptive. Mais il y avait là un présupposé, à savoir qu'il y a un rapport étroit entre le "physique et l'humain", entre la nature et la civilisation. Or, il est devenu évident que ce principe ne tient plus. Il est clair que l'on ne peut plus pratiquer la géographie comme on avait l'habitude de le faire. Je vois des étudiants d'Afrique noire; ils ne peuvent plus s'amermer et dire: "voilà le cadre naturel du Kinshasa et ça se passe comme ça à Lubumbashi". Non. Ils font face à un monde qui est devenu très déterminé par les innovations technologiques, par la vibration que ces innovations font dans le paysage. À plus forte raison, ce raisonnement s'applique-t-il aux pays industrialisés que nous sommes.

Les géographes occidentaux n'ont pas eu le choix. Ils sont devenus des savants de diverses spécialités. La région, c'est devenu un peu court; finalement, on parle maintenant de structures spatiales. Cependant, parallèlement à la géographie savante des structures spatiales qui prend de l'ampleur, il y a une géographie populaire. Il y a la géographie de tout le monde. Par la télé, par les journaux, l'information géographique parvient aux enfants et aux adultes d'aujourd'hui. Ce qui fait que les gens n'apprennent plus la géographie dans les livres de géographie. Et de ce fait, la géographie ne peut plus s'enseigner comme on avait l'habitude de le faire. Parce qu'effectivement on apprend beaucoup mieux la géographie avec les pieds, en étant là. Quiconque a voyagé sait cela.

Les couleurs, les odeurs, les ambiances, voilà par où l'influx du monde pénètre les mentalités de l'homme moderne. Et mon expérience professionnelle rejoint cette constatation somme toute banale. Ayant essayé d'appliquer mes connaissances à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire, j'en suis venu à penser que le seul moyen dont je disposais pour vraiment faire quelque chose, c'était à travers le tourisme et les expériences qu'il véhicule. Parce que c'est seulement par ce moyen-là que l'on peut amener une population - disons une majorité qui aura finalement une opinion qui sera politique - à saisir quelque chose qui est très abstrait et

qui est l'interférence des espaces de gestion territoriale avec l'identité.

Je dirais donc que, si l'on fait la cartographie de l'espace géographique, il y a deux cartographies à faire, complètement différentes l'une de l'autre. L'une qui s'appuie sur les normes de la conduite des affaires d'un pays; l'autre qui repose sur la typologie des espaces à partir desquels se construit l'identité. Il y a quatre échelles de base: l'habitation, le voisinage, la cité, la région. Qui gère l'habitation? Ce sont les municipalités. Qui gère le voisinage? Ce sont les MRC (ou les communautés urbaines). Une MRC c'est une aire de voisinage; c'est l'aire définie par les relations entre gens qui se fréquentent assez régulièrement. Et puis il y a la "région polarisée", la forme moderne de la cité d'aujourd'hui qui se développe dans un rayon de 200 à 300 km. Depuis ce concept, la création des régions administratives du Québec s'était proposée d'introduire le principe d'une gestion nouvelle de la chose publique. Enfin, il y a aussi ce que l'on pourrait appeler les grandes régions sociales du Québec, en émergence. Par exemple, on apprend que les MRC de 03, Sud, sont en train de se regrouper pour faire leurs luttes à elles. Ce que nous venons d'évoquer ce sont autant de découpages à travers lesquels prend forme la gestion d'un territoire. C'est le système dont nous sommes, mais le système affublé de connotations négatives, pour la petite part qu'il laisse à l'autre cartographie, à ce qu'il faudrait appeler l'espace identitaire, par opposition à l'espace de gestion territoriale. Du point de vue de "l'espace vécu", l'habitation c'est la maison et non plus la municipalité; le voisinage, c'est la rue ou le rang et non plus l'"unité de voisinage"; la cité, c'est la paroisse ou le quartier et non plus la région administrative; et la région c'est le coin de "pays" ou la "ville", dont on est.

L'une des notions qui m'intéresse beaucoup dans cette perspective, parce qu'elle est très applicable, c'est celle de récit touristique. Pour les touristes, pour la connaissance de la géographie, il faudrait développer la démarche du récit touristique. Ce qui revient à poser la question suivante: "Comment vait-on faire passer le message selon lequel il y a un rapport nécessaire entre l'identité et la gestion de l'espace?". Il y a là comme un champ ouvert à la découverte. Il y a une découverte à faire de l'identité que l'on va et qu'il faut conscientiser. Comme s'il fallait comprendre que l'identité n'existe plus que dans la conscience que l'on en prend.

*M. Bélanger est professeur au Département de géographie de l'Université Laval.

Voilà la théorie de base. J'ai pu constater qu'il y a des gens très simples qui n'ont pas ou peu fréquenté l'école qui n'ont que peu de lectures et qui dans le contact avec d'autres régions, avec d'autres civilisations, découvrent leur identité.

Comment donc construire le récit touristique! En faisant l'histoire des équipements touristiques. Soit, par exemple un coin que je connais bien, une petite auberge à Lac Etchemin. Je construis d'abord mon approche suivant la logique de la gestion de l'espace. Fondamentalement, on passe à Lac Etchemin de la fonction "centre de loisir local" à celle de "centre de tourisme interrégional". Mais cette évolution connaît plusieurs péripéties. Dans la réalité, l'événement n'est jamais simple. Lac Etchemin devient centre régional au moment où se constitue le réseau de circulation automobile. Il s'y trouve un homme qui devient député, puis ministre. Il y fait établir un sanatorium pour tuberculeux. Du même souffle, il y construit à ses frais, une hôtellerie pour accueillir les parents des malades. Voici un premier équipement auquel on peut accoler une identité. Patachou, Maurice Chevalier viendront y chanter. L'hôtellerie de Lac Etchemin enracine dans les esprits l'idée d'un lieu où l'on vient célébrer l'appartenance à une culture. Elle n'est cependant, dans sa forme initiale, qu'un épisode. La tuberculose disparaît et le sana se transforme en hôpital psychiatrique. L'hôtellerie devient alors le lieu d'accueil des bals et des fêtes de mariage d'un "coin de pays". Elle devient l'auberge typique d'un centre local de loisir, avec cette nuance que le site et l'ambiance hérités de l'hôtellerie en font un lieu particulièrement recherché. Sa propriétaire y chante le répertoire français, le répertoire américain et le répertoire québécois. La petite auberge demeure un lieu d'ambiance. Elle va incuber l'idée d'un tourisme international, où l'exemple de Québec joue son rôle. Une compagnie de téléphone américaine achète l'hôtel et diffuse l'image de l'auberge à ses sept millions d'abonnés. Peine perdue, les Américains n'y viennent pas. Et puis voilà que la régionalisation du hockey pee-wee va transformer, à l'insu de tous, la petite auberge. Un autobus de la région montréalaise amène à Lac Etchemin une équipe de pee-wee. Les chauffeurs de l'autobus se plaisent à l'auberge. De retour à Montréal, ils suggèrent au patron d'y amener des groupes de l'Age d'or. L'expérience s'avère un succès. Depuis ce jour, la petite auberge s'est agrandie et sa fréquentation ne connaît plus de repos. Elle est devenue l'un des lieux d'accueil des groupes de l'Age d'or de Montréal. On vient depuis dans cette région pour découvrir le Québec. On y vient pour voir les usines de la région, les vieilles scieries, les fermes. On y organise des visites, des jeux qui se terminent dans la fête du repas et de la détente.

Voilà donc l'exemple dans sa forme achevée. Localement, toutes sortes d'événements surviennent. Mais il y a une logique de l'espace. Au-delà de l'accident d'un député ou d'un ministre, il y a l'inexorable progres-

sion des structures. Le centre local de loisir devient la charnière d'un réseau où l'échange interrégional trouve finalement sa place. Cependant, il n'y a rien d'automatique ici. Pour que s'avère la chose touristique, il faut aussi que l'identité puisse faire son chemin. En ce cas précis, l'accident de l'hôtellerie pour l'accueil des parents des malades a amorcé quelque chose qui n'a plus été à un certain moment que le souvenir d'une ambiance. Mais la petite auberge a capté finalement le message d'une fonction identitaire. Et lorsque l'on y vient, on découvre incontestablement quelque chose du Québec. On y fait une expérience que bien des professeurs de géographie pourraient envier.

Cet exemple n'est pas unique. Je connais dans la même région une vieille maison. Elle est la plus ancienne du village, et son propriétaire y accueille spontanément des visiteurs de passage. Bâtie la première, elle est faite du bois qui poussait à côté, là où on aperçoit maintenant un champ. On y voit encore des arbres qui sont de la même espèce que ceux-là dont on a fait la maison. Mais ils sont plus petits. Depuis quoi, on peut évoquer tous les stades du développement de la région, du peuplement amérindien en passant par l'établissement seigneurial, pour arriver à l'époque actuelle. Et l'évocation qui circule à travers le détail de la construction de cette vieille maison ressuscite comme à plaisir un cheminement identitaire, installe le rêve et l'interprétation au cœur de ceux-là qui la visitent. Les érablières qui abondent en cette région se prêtent bien, elles aussi au récit des stades technologiques, où l'explication se termine "en beauté", si j'ose dire, sur la problématique des pluies acides et la conscientisation qu'elle induit. En vérité, l'exemple abonde lorsque l'on connaît bien une région. Je connais encore un site sur la rivière aux Abénaquis qui vient tout juste d'entrer dans le courant touristique. Les Indiens en fréquentaient l'embouchure, là où se forment ces fosses où la truite abonde: les pêcheurs d'aujourd'hui les connaissent bien du reste. Il y a là tout un enchaînement à saisir. Sur la rivière, il y eut une scierie artisanale qui faisait aussi "moulanges"; puis, un "pouvoir d'eau". Un villageois a récupéré tout cela récemment. Boulanger de son métier, il y a installé une meunerie patrimoniale. On n'y vient plus que sur réservation pour y manger du vrai pain fait sur place au fil du courant, pour y goûter un menu inspiré de la cuisine traditionnelle et pour se retrouver au sein d'un espace identitaire, celui du monde seigneurial.

Le récit touristique se prête donc à cette double explication dont j'ai posé qu'elle est constitutive du processus humain et constitutive d'une démarche qui pourrait bien fournir à l'enseignement de la géographie l'occasion d'une nouvelle démarche. Les équipements touristiques sont peut-être le creuset où l'espace géographique va trouver le moyen d'une explication et d'une cohérence dont le secret s'est perdu à mesure que la puissance de la technologie bouleversait et la planète et la mentalité de ses habitants. †

Suite de la page 35

les ressources et les marchés disponibles... Autant d'outils pour favoriser les contacts entre les visiteurs et les populations qui les accueillent.

"Le projet d'écomusée au nord de la Norvège" mérite également d'être souligné, non à cause de ses réussites actuelles, mais pour bien montrer que la *rencontre visiteur-visité* peut devenir une stratégie qui s'adapte à certains milieux très marginaux, nous dit Marc Maure, professeur en muséologie à l'Université Telemark d'Oslo. Cet écomusée se développe dans une région où se côtoient des gens de plusieurs cultures: Lapons, Norvégiens, Suédois, Finnois, Danois... Les populations vivent de pêche ou travaillent dans les mines de fer de la région, maintenant en perte de vitesse. Elles veulent, grâce à cet écomusée, créer un centre de tourisme de standard international basé sur des ressources locales. Elles sont à mettre en place les outils d'interprétation et de contact visiteur-visité pour donner la chance à tous de pénétrer les cultures et la région plus en profondeur. Par ce biais, on a espoir de créer des emplois, de répondre aux demandes touristiques et de se doter d'une main-d'oeuvre qualifiée pour l'interprétation, les activités de plein air, les expositions et les circuits de visites. Les questions et les problèmes sont nombreux: zone isolée et coupée des communications routières, fonds de développement du centre international insuffisants, musée à recentrer sur l'écomusée, diversité des cultures en présence... Mais la population est partie prenante du projet d'écomusée et veut créer par tous les moyens les conditions idéales pour une rencontre profitable à tous points de vue entre visiteurs et visités. Elle collabore étroitement avec les municipalités chargées de ce développement touristique et très démocratiquement, à la façon scandinave, participe au projet d'écomusée.

(Monsieur Marc Maure a fait une présentation de diapositives sur ce projet d'écomusée lors du colloque Téoros tenu à Ottawa le 21 mai 1987 dans le cadre du congrès annuel de l'ACFAS. Ces diapositives ont fait voir aux participants les splendeurs de la Laponie norvégienne et de ses fjords "époustouffants").

Que conclure à ces deux exemples? (Il y en a bien d'autres en France, en Espagne, au Portugal et en Scandinavie qui auraient pu être explorés ici). Il faut conclure que le centre d'interprétation peut et doit s'ouvrir, non plus uniquement au patrimoine du territoire qu'il a mission d'interpréter, mais aussi à des formes nouvelles d'intégration des populations qui l'entoure, à de nouvelles stratégies de tourisme culturel afin d'élaborer et de mettre en place des moyens efficaces de rencontre visiteur-visité. Alors, il n'y aura plus de problème pour définir la "culture à offrir en partage aux visiteurs". †